

L'UTOPIE – UNE FANTAISIE COMPENSATOIRE ?

Ilinca BĂLAȘ¹

Résumé

La création du mot utopie n'est pas seulement l'acte de naissance d'un genre littéraire - le genre utopique, mais aussi la source d'une approche possible de l'utopie en tant que fantaisie compensatoire, à la suite du rapprochement entre le néologisme en linguistique et le néologisme en psychiatrie. Moyennant les concepts psychanalytiques de compensation et de régression, l'utopie pourrait être considérée soit comme une solution soit pour échapper à un complexe d'infériorité émanant d'un présent jugé comme insatisfaisant, soit comme un retour à des temps bienheureux de l'humanité. Dans les deux cas, la question angoissante qui en découle est si l'utopie relève du rêve ou bien plutôt du cauchemar.

Mots-clés : utopie, régression, compensation, fantaisie

Abstract

The creation of the word utopia is not only the birth certificate of a new literary genre – utopia, but also the source of the utopia possibly approaching the compensatory fantasy, close to the similarity between neologism in linguistics and neologism in psychiatry. With the help of the psychoanalytical concepts of compensation and regression, utopia can be considered either as a solution for escaping from the inferiority complex which emanates from the unsatisfactory present or as a return to the blessed times of humanity. In both cases the ensuing agonizing question is whether utopia is unveiling a dream or more of a nightmare.

Key words: utopia, regression, compensation, fantasy

*Si l'utopie était l'illusion hypostasiée [...]*²

Lieu de nulle part, lieu du bonheur, lieu du bonheur qui n'existe pas, cité idéale, monde à l'envers sont quelques-unes des étiquettes que la notion d'utopie a agrafées le long de son histoire et qui ouvrent tout autant de directions de recherche. Mais, de toutes les approches possibles de ce concept, l'une me paraît particulièrement intéressante et peu exploitée – il s'agit de la possibilité d'envisager l'utopie comme une fantaisie compensatoire.

Bref, mon approche de l'utopie est foncièrement psychanalytique et son point de départ réside dans la découverte de l'existence d'un parallèle entre le concept de néologisme en linguistique et néologisme en psychiatrie.

¹ ili_balas@yahoo.fr, Université de Bucarest, Roumanie.

² Cioran, Emile, *Histoire et Utopie*, Paris, Gallimard, 1960, p. 123.

A la suite de l'établissement de ce cadre théorique, ma démarche analytique s'articulera autour de deux concepts clés de la psychanalyse : à savoir celui de compensation appartenant à Alfred Adler et celui de régression, élaboré par Sigmund Freud. Ainsi, l'utopie en tant que création d'un monde idéal sera envisagée tantôt comme une compensation par rapport à un présent insatisfaisant, tantôt comme une régression vers un stade antérieur d'évolution de l'humanité, comme un retour à des temps bienheureux de l'histoire de l'humanité.

Le point de départ de l'approche psychanalytique de l'utopie pourrait être identifié dans la manière dont le mot lui-même est apparu : je rappelle que celui-ci est un néologisme, forgé par Thomas More, à partir d'un préfixe privatif (*ou-*) et d'un nom grec (*topos*). Ce qui m'intéresse plus particulièrement n'est pas le mécanisme de formation du mot, mais le processus en soi. L'apparition de mots nouveaux dans une langue est une preuve d'évolution de la langue, qui suit, évidemment, l'évolution de la société.

D'autre part, les néologismes peuvent apparaître pour combler un vide conceptuel, pour remplir un trou ou au contraire pour désigner une découverte ou une nouvelle hypothèse dans les sciences. Ils représentent, lorsqu'ils sont acquis par la langue, donc lexicalisés (phénomène attesté par leur présence dans les dictionnaires), le triomphe d'une vision individuelle du monde (celle de leur créateur) et le fait que celle-ci s'impose à une collectivité, par l'intermédiaire de l'usage commun de la langue. Dans ce sens, la démarche de More, à part ses côtés ludiques qui ont leur importance particulière pour l'utopie, peut être interprétée comme un acte de création (rappelons-nous le fait qu'Adam a reçu la tâche divine de nommer les êtres vivants ; sur un plan abstrait, le fait de nommer renvoie aussi à une catégorisation du monde). Cela peut être aussi regardé comme un progrès de la pensée, à travers l'évolution et l'enrichissement de la langue, comme la découverte d'un prototype social transitoire entre la *cité terrestre* trop corrompue et la *cité céleste* trop éloignée et finalement à un changement de paradigme culturel. Cela explique peut-être les complications de la notion d'utopie au cours de l'histoire.

Si, en tant que néologisme, l'utopie incarne "l'âme collective de la nation qui se forme et s'organise pour une vie nouvelle"¹, il faudrait, pour compléter le tableau des valeurs d'un néologisme, qui s'appliquent en l'occurrence à l'utopie, faire une comparaison entre le néologisme en

¹ Brunot, Ferdinand, *Histoire de la langue française*, tome IX, fasc. 2, Paris, Armand Colin, 1937, p. XI-XII.

linguistique et le néologisme en psychiatrie. Toutes proportions gardées, dans ce domaine, le mot néologisme désigne la création de mots nouveaux dans le cadre de certains états délirants des malades, ou bien l'utilisation de mots existants avec une signification particulière pour le malade. De point de vue linguistique, ce processus de création de mots nouveaux ou bien d'attribution d'autres sens aux mots existants est lié soit à des actes subjectifs d'enrichissement du vocabulaire, soit, d'une manière objective, à l'acquisition du langage par les enfants. Par contre, lorsque ce phénomène arrive à un adulte, il s'agit souvent d'un trouble mental. Le psychiatre allemand Emil Kraepelin, considéré comme le fondateur de la psychiatrie, a longuement analysé les troubles du langage dans le cadre des maladies mentales, en accordant une attention toute particulière aux rêves et aux troubles du langage intérieur dans les rêves, qu'il a nommés les néologismes dans les rêves.

À la lumière de ces faits, il serait donc possible de déceler une sorte de contamination entre les domaines linguistique et psychique. Par conséquent, les néologismes en linguistique pourraient acquérir une connotation bizarre, car ils pourraient aussi bien être interprétés comme une forme de désordre mental collectif. Les néologismes pourraient être des déraillements, des contorsions de l'esprit, voire des soupapes par lesquelles sortiraient à la surface des irrégularités, des aberrations de la langue et de la pensée, qui sont, finalement, des facteurs de progrès. Le progrès ne réside peut-être pas toujours dans la linéarité, dans l'accumulation constante et uniforme des pensées, mais dans la rupture, dans la discordance, dans les sauts imprévus qui, justement, rompent la cyclicité. Cette vision n'est pas loin, n'est-ce pas, de la théorie des révolutions scientifiques élaborée par Thomas Kuhn¹.

Dans ce sens, le concept d'utopie – étant un néologisme - serait lui aussi contaminé par cette vision. Dans un cadre purement spéculatif, l'utopie pourrait être perçue comme un symptôme de schizophrénie collective. Elle serait la création d'une réalité parallèle, une scission entre réel et imaginaire, le refuge dans l'imaginaire pour combler les frustrations du présent ou tout simplement une hallucination plus ou moins complexe de son créateur. Malgré le statut purement spéculatif et pourquoi pas, ludique, de cette hypothèse, il n'en est pas moins vrai que, dans une perspective psychologique, plus centrée sur l'individu, donc plus introvertie, l'utopie

¹ Kuhn, Thomas, *The structure of scientific revolutions*, United States, University of Chicago Press, 2012.

serait une sorte de fantaisie compensatoire, un refuge que l'imagination construit en dehors de la réalité.

L'homme se crée un monde parallèle, où il ordonne les choses à son goût : cette tendance pourrait marquer soit un problème d'adaptation au monde présent, soit un intérêt pour une amélioration du réel. Bref, à l'intérieur de cette approche psychanalytique, l'utopie pourrait être envisagée comme une simple illusion à valeur compensatoire, mais elle peut également devenir le résultat d'un conflit psychologique plus ou moins prononcé, ou bien dévier vers le pathologique.

Il y a deux concepts psychanalytiques autour desquels s'articulent les différentes visions des chercheurs : celui de compensation et celui de régression. La notion de compensation, très exploitée par quelques-unes des théories de l'utopie, est liée au nom d'Adler, fondateur de la psychologie individuelle, branche qui coexiste avec la psychanalyse de Sigmund Freud. La psychologie individuelle repose sur l'idée de l'existence d'un complexe d'infériorité, naturel chez l'enfant, découlant de ses limites physiques, mais que l'homme adulte doit dépasser pour s'adapter harmonieusement à la société. "Être homme, c'est se sentir inférieur"¹, écrit Adler. Lorsque ce complexe d'infériorité persiste à l'âge adulte, donc les besoins d'auto-affirmation et d'intégration sociale ne sont pas suffisamment satisfaits, l'homme doit trouver une compensation à ses sentiments d'infériorité.

Il y a de nombreuses compensations que l'individu se crée pour dépasser son complexe, et, à la différence de Freud, Adler pense que la compensation représente la clé des rêves qui offrent une satisfaction fictive au désir de puissance de l'homme qui éprouve des sentiments d'infériorité². Dans la même perspective, la création d'un monde utopique pourrait être interprétée comme une tentative de dépasser les frustrations découlant d'une inadéquation au monde tel qu'il est. Ce conflit personnel mène l'utopiste à trouver refuge dans un monde amical issu de son imagination, comme réponse à l'hostilité du monde réel.

Dans la même direction, Raymond Ruyer mentionne l'existence d'un "complexe adlérien"³ chez le créateur d'utopies, chez qui se mêlent esprit spéculatif et esprit de puissance. "Il s'agit chez lui d'une compensation adlérienne pour l'impuissance congénitale de la théorie pure"⁴. C'est pourquoi, selon Chesterton, chaque utopiste cache dedans lui

¹ Adler, Alfred, *Le sens de la vie. Etude de psychologie individuelle*, Traduction de l'Allemand par le Dr. H.Schaffer en 1950. Paris : Éditions Payot, 1968, p. 56.

² *Ibid.*

³ Ruyer, Raymond, *L'utopie et les utopies*, Paris, PUF, 1950, p. 38.

⁴ *Ibid.*, p. 37.

un tyran¹, par la volonté d'ordonner un monde selon sa propre volonté, "le tyran étant l'utopiste lui-même qui se donne la satisfaction d'arranger le monde à sa guise"². En plus, psychologiquement, les utopistes trouvent une compensation dans leurs mondes imaginaires pour les échecs ou inadaptations à la réalité :

Beaucoup d'utopistes mineurs sont des faibles qui protestent contre la réalité parce qu'ils n'y peuvent jouer un rôle à leur convenance, et qui cherchent une compensation à leur faiblesse. Ils se donnent de l'importance en réformant le monde en pensée, et en exerçant sur le monde tel qu'il est un ressentiment caché. Dans leur monde imaginaire, ils peuvent donner la toute-puissance au type d'homme qu'ils représentent et qu'ils estiment méconnu : au savant, au prêtre, au moine, au philosophe, à l'inventeur. Si leur complexe adlérien n'est pas très virulent, et s'il ne s'y mêle pas de ressentiment, ils se contentent de rêver, pour l'humanité tout entière, « incapable aujourd'hui de sortir du désordre et du chaos », d'une puissance technique prodigieusement accrue³.

Il est évident que l'on retrouve dans ce fragment les mécanismes psychologiques décrits par Adler. Selon cette conception, l'utopiste est moins un créateur raisonné, un être à l'imagination débordante, un militant pour un monde meilleur, que tout simplement un homme frustré, poussé par la labilité à se réfugier dans un monde fictif, création individuelle et saugrenue, le plaçant en marge de la société réelle.

Dans le même ordre d'idées, Jean Servier identifie lui aussi l'idée de compensation par rapport à la réalité que fournit l'utopie, surtout pour une classe sociale qui se trouve isolée du pouvoir et arrive à mettre en doute les valeurs au nom desquelles elle est ainsi éliminée. "Rêve compensateur"⁴, "vision compensatrice"⁵, ce sont les termes utilisés par Servier pour décrire cette frustration de l'utopiste par rapport au monde qui ne le satisfait pas.

Par conséquent, Jean Servier envisage cette nature psychologique de l'utopie, mais il lui donne une valeur non plus individuelle, mais collective. Selon lui, la création des utopies est liée à certaines époques historiques de crise, lorsque l'homme éprouve un sentiment de malaise existentiel, de solitude, époques et sentiments récurrents dans l'histoire. Rien n'est finalement nouveau dans l'utopie ; celle-ci reprend des thèmes, des

¹ *Ibid.*, p. 37.

² *Ibid.*, p. 38.

³ *Ibid.*, p. 38.

⁴ Servier, Jean, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 326.

⁵ *Ibid.*

symboles, des instincts enfouis dans l'intériorité de l'homme, qui surgissent, cycliquement, dans des moments déterminés, le poussant à l'action. Le plan individuel est étendu au niveau d'une collectivité, d'un groupe, reproduisant les mêmes mécanismes psychologiques à une échelle plus large.

Cette pensée de Servier montre clairement le nœud que représente l'utopie en reliant à la fois la psychologie (collective) par l'état de déréliction perçu par l'homme, l'histoire (puisque cet état de mal apparaît à certains moments historiques, dans certains contextes politiques), la sociologie (il est le reflet d'une classe sociale qui se trouve en quelque sorte isolée du pouvoir) et l'espace géographique occidental :

Les utopistes – et j'englobe dans ce terme tous ceux qui ont rêvé de réformer la société – n'ont pas seulement exprimé la pensée d'un groupe déterminé, d'une classe sociale : ils ont jalonné l'histoire de l'Occident et marqué des moments de crise mal perçus par les contemporains, à peine discernés plus tard par les historiens¹.

Pourtant, Jean Servier analyse plus en profondeur cet aspect psychologique, en détaillant les composantes de l'utopie, à savoir le voyage, la mer, le naufrage qu'il investit d'une valeur symbolique, thèmes associés soit à une "régression thalassale"², soit à la mort, à la mère, au rêve. Il voit dans cette aptitude d'imaginer des cités idéales une régression de l'homme au stade infantile, en quête de la perfection maternelle.

A ce moment, il faut revenir au deuxième concept psychologique mentionné tout au début, à savoir celui de régression qui est lié cette fois-ci à la psychanalyse de Freud. En psychanalyse, le terme de régression se réfère à un type de "mécanisme de défense, utilisé dans l'interprétation d'une grande variété de symptômes psychopathologiques"³. Bien que Freud fasse une distinction entre plusieurs types de régression, ce qui m'intéresse est l'acceptation plus générale, celle de retour à un mode de fonctionnement psychique plus simple, caractéristique d'un stade antérieur de développement de l'individu, à la suite des frustrations du présent.

La régression va parfois main dans la main avec la fixation, qui signifie attachement à une personne ou à un moment du passé, disparus, qui suppose un mouvement régressif en vue de l'obtention d'une satisfaction. Pour Servier, la compensation par rapport au présent jugé comme décevant se fait par un retour au stade infantile, de recherche de la protection

¹ *Ibid.*, p. 323.

² *Ibid.*, p. 329.

³ Larousse en ligne. <http://www.larousse.fr/>. 10.11.2013.

maternelle et de la perfection de l'univers intra-utérin, fixation illustrée par les multiples répétitions dont l'utopie se rend coupable.

Dans le même sens, Chris Ferns parle lui aussi de la nature psychologique des utopies et de ce penchant régressif qu'il appelle "psychological reduction of utopia to a regressive fantasy"¹. Ferns interprète ce retour de l'utopie vers le passé, signe d'une régression de l'homme aux débuts de l'humanité de la chute du paradis (au stade infantile de l'humanité), le paradis perdu étant une métaphore du stade de la vie prénatale, dont l'homme regrettera toujours la perfection.

David Bleich, quant à lui, annonce dès le titre de son bien connu ouvrage *Utopia, the psychology of a cultural fantasy*, une interprétation de l'utopie comme "fantasme culturelle, illusion compensatoire"², contenant un mélange de "infantile fantasy and intellectual idealism"³. Dans ce sens, il place les impulsions utopiques dans le stade régressif de la préadolescence et de l'adolescence, quand naît chez l'individu le désir de contestation de l'ordre social et de positionnement dans la société. Ce conflit, généré par "l'ambivalence adolescente caractéristique"⁴, peut dégénérer et conduire à un échec psychologique ; si, par contre, il est bien résolu, il peut aboutir soit à une création littéraire, soit à un projet politique. Par conséquent, la pensée utopique enregistre un stade psychologique individuel (concrétisé dans un "désir infantile"⁵) et un stade sociologique collectif (le conflit intérieur de l'individu étant mis en rapport avec la société). Mais ce qui est à retenir de la conception de Bleich est que l'utopie apparaît comme une "motivating fantasy"⁶, une fantaisie qui instigue à l'action.

Malheureusement, les conceptions qui investissent l'utopie d'une valeur psychologique conflictuelle (puisque la compensation et la régression sont finalement des détours du psychique avant d'arriver à l'état pathologique ou bien apparaissent à un stade pathologique initial) finissent pas remarquer la possibilité d'un glissement vers le pathologique et même, en dernière instance, une destruction de l'homme écrasé sous le poids de sa propre invention, tué par la chimère qu'il porte pour se sauver de la réalité.

¹ Ferns, Chris, *Narrating utopia*, Liverpool, Liverpool University Press, 1999, p. 6.

² Antohi, Sorin, *UTOPICA. Studii asupra imaginarului social*, București, Editura Științifică, 1991, p. 38.

³ Bleich, David, *Utopia: The Psychology of a Cultural Fantasy*, UMI Research Press, Michigan, Ann Arbor, 1984, p. 21.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

Il est vrai que plusieurs théoriciens ont adopté ce point de vue, laissant l'utopie flotter dans l'espace vague et indéfini des pulsions, de l'imagination, du psychisme. Pourtant, même si ce point est assez flou, il faut garder la bonne direction et ne pas tout inclure sous le nom d'utopie. Frank E. Manuel et Fritzie P. Manuel invoquent le danger de glisser du côté d'une pathologie schizophrénique, lorsque l'utopie en arrive à être confondue avec des fantaisies individuelles, sans aucune portée générale ou universelle. Les deux critiques parlent à leur tour du fait que du point de vue psychologique, "l'acte mental de créer un monde utopique est un phénomène régressif, une fantasme, une illusion compensatoire"¹.

Même si les visions selon lesquelles l'utopie est une fantaisie compensatoire sont assez nombreuses, il faut conclure en disant que l'approche des ressources psychologiques de l'utopie est très délicate, parce qu'elle lie dans un tissu très sensible à la fois l'individu, avec son bagage psychique et émotionnel, avec son moi insondable, avec ses refoulements surprenants, avec ses échanges parfois incomplets et ratés avec autrui et avec l'extérieur, la société vue comme un ensemble finalement hétérogène, comme un siège de ce qu'on pourrait appeler « pulsions collectives inconscientes », « frustrations communes » et à un certain moment historique, avec des significations que l'homme ne peut saisir qu'à des milliers d'années distance. Dans ce cas, l'utopie pendule incessamment entre les paliers cachés du psychisme humain, la labilité de l'inconscient collectif et une histoire sans cesse tendue entre un passé mystérieux et potentiellement idéal, un présent incompréhensible et angoissant et un avenir trop bourré d'attentes et d'espairs. Ce qui porte finalement atteinte, n'est-ce pas, à sa capacité à constituer un modèle pour l'humanité, au point que l'on peut se demander si elle relève plutôt du rêve ou bien du cauchemar ?

Bibliographie

Adler, Alfred, *Le sens de la vie. Etude de psychologie individuelle*, Traduction de l'Allemand par le Dr. H.Schaffer en 1950. Paris : Éditions Payot, 1968

Antohi, Sorin, *UTOPICA. Studii asupra imaginarului social*, București, Editura Științifică, 1991

Bleich, David, *Utopia: The Psychology of a Cultural Fantasy*, UMI Research Press, Michigan, Ann Arbor, 1984

Brunot, Ferdinand, *Histoire de la langue française*, tome IX, fasc. 2, Paris, Armand Colin, 1937

Cioran, Emile, *Histoire et Utopie*, Paris, Gallimard, 1960

Ferns, Chris, *Narrating utopia*, Liverpool, Liverpool University Press, 1999

¹ Manuel, Frank, Manuel, Fritzie, cités par Sorin Antohi, *op. cit.*, p. 38.

Kuhn, Thomas, *The structure of scientific revolutions*, United States, University of Chicago Press, 2012
Ruyer, Raymond, *L'utopie et les utopies*, Paris, PUF, 1950
Servier, Jean, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967